

Sophocle lecteur de Freud

ANDRÉ SAUGE



PETER LANG

Sophocle lecteur de Freud

ANDRÉ SAUGE



PETER LANG

Avant-propos

Un long scrupule m'a conduit à différer la publication des pages qui suivent. Les doutes qui m'ont retenu portent moins sur l'analyse de la pièce de Sophocle ou même des débats de Freud avec Dora que sur la réflexion philosophique dont je ne saurais décider si elle en est l'hôte bienvenu ou un parasite. Ce n'est pas que cette réflexion me paraisse comporter rien de plus aventureux – quoique beaucoup plus impondérable – que l'analyse elle-même. Simplement il me semble qu'il y a quelque impudeur, non à se comporter en philosophe, mais à produire au grand jour quelques pensées philosophiques, qui ont en elles, toujours, quelque chose d'intime.

Marcel Hénaff et René Major m'ont encouragé à publier. Je ne le dis pas pour que le lecteur mécontent leur reproche de la complaisance. Je le fais pour, en dépit de mes scrupules, leur exprimer mes remerciements de cette amitié qu'ils me font.

Je crois deviner ce que la brutalité du philosophe, qui doit parfois trancher, peut avoir de heurtant pour un anthropologue plein de nuances, attentif à l'irréductible diversité humaine, comme l'est Marcel Détienne. Qu'il ait existé un dieu grec armé d'un couteau, découpant, décidant, rejetant, lui est quelque chose proche de l'inadmissible. Je ne pense pas que mon propos le réconciliera avec Apollon. Je ne le voudrais surtout pas. Je trouverais cela regrettable.

L'enjeu est celui de l'entretien d'une question: s'il est vrai que nul ne peut détenir le point de vue de l'autre, cela signifie-t-il que ce point de vue est nécessairement inopérant dans la communication? Œdipe était-il condamné à ne pas entendre? L'autre est-il condamné à l'exclusion (ou à la récupération politique ou caritative)? La tragédie est-elle le seul mode sous lequel l'être humain peut envisager son rapport à l'autre? La femme est-elle vouée à se réaliser au mieux sous le mode de l'objet de consommation publicitaire, le mâle sous le mode des fanfaronnades monarchiques et républicaines, du cynisme financier ou de la vulgarité satisfaite, l'étranger (l'inadapté à la «lutte pour la vie» telle qu'elle se recommande entre gens qui se reconnaissent sous de simples signes de connivence) sous celui du raté? Sommes-nous condamnés à entretenir une telle question en tant que simple question, cultivant ainsi les délices

de notre damnation? J'avoue que les pages qui suivent laissent entendre que je ne me résigne pas à entériner une réponse positive à la question.

Au lecteur qui ignore le grec, plus que les autres, le premier chapitre pourra paraître rebutant. L'analyse sémantique détaillée à laquelle j'ai procédé était pourtant nécessaire. La lecture qui se propose le respect d'une parole, celle de l'auteur, requiert une attention scrupuleuse au sens des mots. Dans l'oracle qu'Œdipe a entendu, l'emploi d'une locution est décisif pour en comprendre précisément la fonction. De son sens dépend l'interprétation du comportement d'Œdipe. Le lecteur non-spécialiste peut aller aux conclusions de l'analyse, commencer la lecture au second chapitre. Il lui suffira de garder à l'esprit que l'interprétation de la pièce repose sur celle d'un mot, qui laisse entendre que jamais Œdipe n'a été «voué» à s'unir à sa mère. Sa condition de lecteur ne différera pas de celle qui est la nôtre lorsque nous construisons une représentation du monde qui s'appuie sur des lois de la physique, par exemple, pour la compréhension desquelles nous n'avons pas les compétences suffisantes. Dans ce cas, nous les tenons pour vraies parce que nous savons qu'elles ont été élaborées selon des procédures vérifiables. Je considère que l'analyse linguistique peut également conduire à des conclusions qui, si elles n'ont pas l'exactitude des équations physiques, n'en sont pas moins rigoureuses. Je n'inviterai surtout pas le lecteur à croire à ce que je dis, je l'invite à examiner les raisons que j'expose.

Le texte traite abondamment de malentendus: j'affirme – quelle insolence! – qu'Œdipe a mal entendu un oracle, que la tradition philologique a mal entendu Sophocle (sur certains points du moins), que Freud a mal entendu Dora. Me voilà en péril d'être pris au piège d'un paradoxe digne du Crétois qui prétend dire la vérité sur les Crétois menteurs. Prétendrai-je donc avoir bien entendu l'oracle, Sophocle et Dora? Je demanderai au lecteur de ne m'accorder rien de plus que ce qui me revient, et donc aucun titre de gloire. Je ne prétends pas entendre ce que d'autres n'entendent pas. Ce n'est pas mon propos. J'affirme que ce qu'ils n'ont pas entendu, ils auraient pu l'entendre s'ils n'avaient pas été aussi préoccupés d'eux-mêmes. Le serai-je donc moins qu'eux? Je ne sais. Je sais que si c'est le cas, il n'y a là aucun mérite. Juste un peu de politesse pour qui me parle ou donne à lire. Mais peut-être, aussi, ai-je appris auprès de maîtres, plus sages que savants, à ajuster mon écoute à l'autre. C'est-à-dire, aussi, à entendre du sens.